

Sœur Paul-Hélène, témoin de la tendresse de Dieu en Algérie

Novembre 2018, recherche archivistique du père Jean-François Petit, Augustin de l'Assomption, sur sœur Paul-Hélène, Petite sœur de l'Assomption, d'après ses *Carnets* et *Notes*



Dans la perspective de la béatification des 19 martyrs d'Algérie, le 8 décembre 2018, le père Jean-François Petit, aa, maître de conférences habilité en philosophie et professeur à l'Institut catholique de Paris, a effectué une recherche archivistique sur sœur Paul-Hélène, Petite sœur de l'Assomption (PSA), d'après ses *Carnets* et *Notes*. Ces documents dont l'accès est désormais disponible aux archives de sa congrégation, offrent, explique-t-il, « un espace de compréhension nouveau de la logique du don de la vie des martyrs d'Algérie ».

Sœur Paul-Hélène de Gethsémani (1927-1994) est entrée chez les PSA en 1952 après des études de physique et un début de vie professionnelle dans un laboratoire de recherche industrielle. En 1963, un an après l'indépendance du pays, elle est envoyée comme infirmière à Alger. Elle le restera jusqu'en 1984 avec un intermède de dix ans au Maroc et en Tunisie. Elle vivait dans la Casbah d'Alger et à Belcourt avec cinq autres sœurs. Restée fidèle à son engagement jusqu'au bout, souligne dans son introduction le père Jean-François Petit, « sœur Paul-Hélène est

généralement considérée comme la “première” des martyrs d’Algérie, avant le frère Henri Vergès, tous deux assassinés le 8 mai 1994 dans la bibliothèque où ils travaillaient ». De cette vie entièrement donnée, poursuit-il, « nous voudrions livrer quelques éléments de l’évolution spirituelle » (essentiellement d’après ses *Carnets*).

Le père Jean-François Petit présente donc, en une dizaine de chapitres, le parcours de vie de sœur Paul-Hélène, de son premier envoi missionnaire au Maghreb à l’aboutissement d’une vie totalement offerte tout en soulignant les fondements de son parcours spirituel. Pour longtemps, écrit-il en conclusion de sa recherche, le témoignage de sœur Paul-Hélène « devrait contribuer à approfondir le sens du charisme du “Règne de Dieu” propre à la famille de l’Assomption alors que celle-ci cherche à redéfinir son insertion dans le monde en contexte d’internationalité et d’interculturalité ».

La Documentation catholique

| | |
|--|-----------|
| Introduction | 3 |
| I. Un solide parcours antérieur | 4 |
| II. Le premier envoi missionnaire au Maghreb | 6 |
| III – La discussion : les perspectives pastorales | 7 |
| IV. La montée des périls | 8 |
| V. Le choix de rester malgré tout | 10 |
| VI. Le secret d’une vie | 11 |
| VII. Retour sur les fondements d’un parcours spirituel | 12 |
| VIII. L’impact de la retraite spirituelle à Genzano | 14 |
| IX. Une vraie maturation spirituelle et interculturelle | 16 |
| X. Une vie offerte | 17 |

(*) <https://www.la-croix.com/Urbi-et-Orbi/Dossiers/Soeur-Paul-Helene-temoin-tendresse-Dieu-Algerie-2018-11-23-1200985032>

© Bayard 2018

Introduction

« **Maintenant je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous ; ce qui reste à souffrir des épreuves du Christ dans ma propre chair, je l'accomplis pour son corps qui est l'Église** » (Col 1, 24).
(Citation retenue par Sr. Paul-Hélène lors d'une retraite en 1959)

Les études sur les moines de Tibhirine et sur Mgr Claverie sont désormais abondantes¹. Par contre, peu d'investigations ont été menées sur les protagonistes plus secondaires, notamment sur sœur Paul-Hélène, psa, hormis un chapitre du livre de Robert Masson². L'accès désormais possible à ses *Carnets* et *Notes* aux archives de sa congrégation offre un espace de compréhension nouveau de la logique du don de la vie des « martyrs d'Algérie »³.

Pour ce qui la concerne, sœur Paul-Hélène de Gethsémani est entrée chez les PSA en 1952 après des études de physique et un début de vie professionnelle dans un laboratoire de recherche industrielle⁴. En 1963, un an après l'indépendance du pays, elle est envoyée comme infirmière à Alger. Elle le restera jusqu'en 1984 avec un intermède de 10 ans au Maroc et en Tunisie. Elle vivait dans la Casbah et à Belcourt avec cinq autres sœurs et resta fidèle à son engagement jusqu'au bout⁵.

On la considère généralement comme la « première » des martyrs d'Algérie, avant le frère Henri Vergès, dans la bibliothèque où ils travaillaient et où ils furent assassinés le 8 mai 1994, le jour même où le peuple d'Alger participait à une marche pour le

dialogue et la réconciliation. En fait, on oublie souvent les dix autres Français (géomètre, ressortissants à la retraite, journaliste, libraire,...) tués depuis le début des affrontements en 1992. On ne peut s'empêcher de rapporter aussi l'immense impact de leur mort, en particulier sur les chrétiens d'Algérie, comme le constate Christian de Chergé :

« Un frère, une sœur ont été tués sur leur lieu de travail, au cœur de leur existence de tous les jours, dans la “tenue des serviteurs”, parmi ces jeunes du quartier qui cherchaient là les mêmes chances que d'autres, plus fortunés, d'accéder à la culture et à l'épanouissement de leurs capacités intellectuelles et humaines. Paul-Hélène et Henri étaient donc à leur place. Offerts sans défense. Ils se savaient vulnérables. Ils n'ignoraient pas la peur. Ils prouvaient simplement qu'elle peut être traversée de part en part, et donc dépassée, par l'urgence plus grande d'une disponibilité à l'autre. Tout a été rapide. Une seule balle pour chacun. En plein visage pour le frère. Il s'est affaissé en ramenant sur sa poitrine la main qu'il venait de tendre au meurtrier ; il achevait ainsi le geste d'accueil tel qu'il se pratique ici, comme pour mieux dire qu'il vient du cœur. La sœur a été frappée par derrière, à la nuque. Elle avait vu le frère s'écrouler. Elle a levé les bras dans un geste d'étonnement qui lui était familier ? Elle est morte étonnée, comme les enfants. Mort violente, certes, et pourtant mort si naturelle en apparence : “ils avaient l'air de dormir” dit un témoin. Aucune trace de souffrance ni

¹ Jean-François Petit, « Les trois héritages de Tibhirine », *Nouvelle revue théologique*, 2017/3, p. 443-452. Voir aussi : Christophe Henning, *Moines de Tibhirine*, Artège Poche, 2017 (pour une première approche).

² Robert Masson, *Jusqu'au bout de la nuit*, Cerf, 1997, p. 59-80.

³ Nous remercions vivement Sr. Madeleine Rémond, archiviste des PSA, pour son aide dans cette recherche.

⁴ Frédérique de Watrigant, *Passionnés de Jésus-Christ. Étienne Pernet et Antoinette Fage, fondateurs des PSA*, DDB, 2013. Pour un premier contact avec le charisme des PSA.

⁵ Sur les circonstances de fondation des PSA en Algérie : *Le pain de chez nous*, 5 mars 1947, p. 41-43, avec le supplément *Biographie de sœur M. Jeanne Solange* (1890-1978).

de peur. «Chaque rencontre est celle de Dieu» disait Henri »⁶.

Si Christian de Chergé se trompe sur le récit des événements – sœur Paul-Hélène est bien morte la première – il saisit tout de suite la portée spirituelle de ce drame. En fait, le travail ne manquait pas dans la bibliothèque. Sœur Paul-Hélène l'écrit à une correspondante le 18 novembre 1993 : « Je suis trois fois par semaine à l'accueil-orientation pour l'usage des fichiers-documentation et deux demi-journées pour un dépouillement des possibilités de la bibliothèque pour l'enrichissement des fichiers. Cette année, je me suis lancée dans l'exploitation des livres en arabe ! Nous rêvons d'informatiser mais l'informatisation en arabe pose des problèmes. Il y a un jeune jésuite qui, à ses moments libres, va s'atteler au problème. J'aimerais qu'il réussisse. Tu vois que, même en vieillissant, je rêve encore de nouveauté ». En fait, la tâche est bien plus qu'un travail purement technique, comme elle l'écrit à l'une de ses sœurs en 1993 : « À la bibliothèque, toujours beaucoup de monde, je devrais dire beaucoup de filles ; et comme elles ont pris l'habitude de venir me demander des renseignements pour trouver de la documentation en tout genre, mon travail est de plus en plus intéressant ».

De cette vie entièrement donnée à Dieu et à l'Algérie, nous voudrions livrer quelques éléments de l'évolution spirituelle, essentiellement d'après ses *Carnets*. Lors de ses funérailles a été retenue d'elle sa « profession de foi » faite lors du chapitre de sa communauté en septembre 1992 : « Nous croyons que tous les hommes sont habités par l'Esprit qui les conduit de l'intérieur même de leur tradition religieuse vers leur vocation de Fils de Dieu. Appelées à demeurer dans cette « maison de l'islam », nous sommes conscientes de la précarité de notre mission et

par là même de la richesse du don que Dieu nous fait ». Dans son article, Frédéric Mounier, journaliste à *La Croix* en avait extrait lors de l'article sur son assassinat cette prière prémonitoire : « Que la faiblesse et la folie de notre petit nombre et de notre vieillissement soit lieu d'accueil et de puissance de l'Esprit de Dieu, pour que nos vies livrées fassent signe là où notre témoignage s'exerce le plus souvent dans le silence »⁷.

Pareille maturation n'aurait pas été possible sans un solide enracinement dans le charisme de l'Assomption, privilégiant ce type de présence désintéressée, aussi bien dans le Maghreb que dans les quartiers populaires en France. Mais on ne saurait trop montrer que la « force faible » de cette Petite sœur de l'Assomption s'enracine aussi dans un tempérament bien trempé et une profonde quête du Christ dont témoignent ses *Carnets*. Ceux-ci, au nombre de quatre, de petit format, donnent d'apprécier l'évolution spirituelle de cette religieuse. Mais établissons d'abord son solide parcours antérieur.

I. Un solide parcours antérieur

Née le 24 janvier 1927 dans le 17^e arrondissement de Paris, sœur Paul-Hélène est issue d'une famille nombreuse de neuf frères et sœurs, dont un deviendra prêtre. Son père était président de chambre à la Cour des Comptes. Ses recommandations viennent notamment du curé de Neuilly mais aussi de Madame Daniélou, du collège Sainte-Marie de Neuilly où elle avait fait ses études, de Mgr Charles, l'aumônier des étudiants de la Sorbonne, puisqu'elle aura participé aux activités du Centre Richelieu de 1945 à 1948 et à la Fédération française des étudiantes catholiques en 1948-1949 dont elle devient même présidente, tout en passant une licence en sciences à l'université de Paris en 1949. Ses solides appuis pour entrer dans la vie

⁶ Christian de Chergé, « Obscurs témoins d'une espérance », (homélie en mémoire des premiers martyrs d'Afrique, 17 juillet 1994) dans : *Sept vies pour Dieu et l'Algérie*. Textes recueillis et présentés

par Bruno Chenu, Bayard Éditions/Centurion, 1996, p. 138.

⁷ Frédéric Mounier, « Sœur Paul-Hélène, une vie livrée », *La Croix*, 10 mai 1994.

religieuse montrent l'attrait de la congrégation des Petites sœurs de l'Assomption (PSA) en cette période, capable, à partir de vrais relais, de proposer un idéal de vie au service des plus pauvres à des jeunes filles de milieux favorisés et très pratiquants.

Elle fut sans doute l'une des premières femmes ingénieures à l'Institut français du pétrole à Rueil-Malmaison de septembre 1949 à octobre 1951. De ses capacités intellectuelles et scientifiques, elle ne faisait guère état, sauf pour en faire bénéficier ses proches. On peut évidemment estimer qu'une femme indépendante et vive d'esprit comme elle, ayant une certaine assurance naturelle, aura pu avoir quelque mal à entrer dans les formes assez strictes de la vie religieuse de l'époque préconciliaire.

Mais cela ne l'empêche pas d'être aimée de ses sœurs, notamment pendant ses deux années d'études, où elle réside dans leur communauté du 14^e arrondissement de Paris, rue Morère. Elle y travaille d'arrache-pied après avoir obtenu un diplôme d'infirmière et de travailleuse familiale.

À ce titre, elle a à réaliser les stages nécessaires à sa formation. À l'instar de la philosophe Simone Weil elle a déjà, avant son entrée au postulat, effectué par elle-même une insertion temporaire en usine pour découvrir et expérimenter la dureté de la condition ouvrière, précisément à Saint-Denis comme ouvrière dans une fabrique de cartonnage⁸. Envoyée à Creil après sa première profession religieuse en 1954, elle revient pour faire, comme beaucoup des Petites sœurs de l'Assomption, des études d'infirmière : les PSA creusent et transforment leur charisme originel de « gardes malades à domicile », qu'elle approfondira personnellement au Petit Quevilly près de Rouen. « L'adaptation »

passé par la professionnalisation, qui est considérée comme un atout pour la mission⁹.

Formée à une méthode d'attention à elle-même, elle repère le 11 juillet 1962 quelques-uns de ses traits fondamentaux, non sans finesse psychologique. L'auto-observation, à partir de faits de vie, a encore pour but en priorité à cette période un perfectionnement moral et spirituel : « Je quitte Mme Da Paula "vous êtes toujours à bouger, vous aviez l'air si pressée que je n'ai pas osé vous demander quelque chose..." ». Prendre le temps d'écouter, d'être attentif, au fond ne pas vouloir se satisfaire d'un travail bien fait : être attentive aux personnes ». D'un caractère bien trempé, elle avait ainsi confessé auparavant : « une certaine virilité de vie ne pose pas de problème. Libération de l'esprit dans une mortification des sens : démarche, regards, silence, etc... en fait, un emprisonnement (...). Je crois essentiel d'apprendre à ne pas voir ce qui est inutile ».

Pourtant, ces solides atouts vont être mis au service d'un projet de mission à l'étranger. Depuis l'autorisation par le pape Pie XII d'une division de la congrégation en provinces. Supérieure générale de 1946 à 1968, la Mère Marie Sainte-Élisabeth (1890-1979) avait encouragé dès le début de son premier mandat une adaptation : « Pour réaliser son œuvre, notre vénéré Père s'est adapté à son temps. Pour continuer à réaliser cette même œuvre, nous devons nous adapter au nôtre ; s'adapter, ce n'est pas "innover". Progresser, ce n'est pas "changer". Évoluer, ce n'est pas "dégénérer" »¹⁰. Des délégations régionales sont créées. Si la fondation de Tunisie date des années 1930, celle d'Algérie date de 1946. Les envois missionnaires de jeunes sœurs françaises se multiplient pour

⁸ cf. Simone Weil, *La condition ouvrière*, Gallimard (1951), 2002.

⁹ cf. Raymond Courcy, *La passion du Règne de Dieu, L'adaptation permanente du charisme des PSA*, Cerf, 1997, p. 132-133.

¹⁰ Circulaire du 14 août 1946 et Pentecôte 1947.

consolider la phase d'implantation des PSA dans le Maghreb.

II. Le premier envoi missionnaire au Maghreb

En 1963, sœur Paul-Hélène part pour Alger les Sources, en banlieue de la métropole. Mais elle sera la cheville ouvrière du Centre médico-social à Belcourt. C'est avec joie et foi qu'elle reçoit son obédience : « Annonce du départ pour l'Algérie. Retour à l'essentiel, le service de l'Église. Appel à un dépouillement profond, radical. Changer de langue, de mentalité. Depuis 8 jours, je me suis aperçue d'une forme de tentation : imposer de l'extérieur par voie d'autorité, ce qu'on a conscience de posséder. Problème analogue au problème des sous-prolétaires en France, (à la différence, je pense des tares morales que comporte le plus souvent le sous-prolétariat. Ne pas croire trop vite que l'on a vu le problème et surtout la solution). Oui, il faut apprendre la langue d'arrachepied, sinon on n'en reste à l'anonymat collectiviste de contacts bien organisés et très matériels » (27 août 1963).

Les constats initiaux de « primo-arrivante » sont sans appel : « misère et écrasement des populations : là encore appel au respect des "fils de Dieu" et appel à la pauvreté personnelle, à la vie de prière ». Déjà, en cette situation difficile d'une Algérie postcoloniale qui cherche ses repères, une ligne plus spirituelle et une autre plus socio-politique se croisent dans les notes de sœur Paul-Hélène. Pour elle, il ne s'agit pas de « pratiquer la charité » comme autrefois mais de participer au développement dans ce quartier très pauvre. Le centre comporte un service à domicile de soins infirmiers et un autre de travail familial. Le dispensaire pour l'accueil des malades n'y désemplit pas, comme celui de Tibhirine. « La gloire de Dieu, c'est l'homme debout ! » est alors son

slogan préféré. Mais n'est-ce pas au cœur même des « zones de fracture de l'humanité » (Mgr Claverie) que les religieuses doivent se situer, non sans être conscientes du danger, comme le reconnaît sœur Marie-Françoise en 1961 : « La vie continue... et tandis que les plastics et les grenades se répendent et que les journaux se remplissent du nom si souvent cité de notre cher quartier de Belcourt, la PSA continue d'être sœur de tous. Désintéressement total et respect de la personne de l'autre, ce sont des valeurs que bien peu comprennent. Tandis que les uns craignent une emprise, les autres nous prédissent l'égorgement... Tout cela a bien peu d'importance ; pour nous une seule chose compte : la voix de Celui qui a dit : "aimez-vous les uns les autres" et qui nous a appris que nous étions tous enfants d'un même Père : "Notre Père qui êtes aux Cieux" »¹¹.

En 1973, sœur Paul-Hélène devient conseillère de la supérieure régionale du Maghreb. Puis, en 1974, elle est envoyée à Tunis. Elle y reste un an avant de rejoindre Casablanca. Là elle y a la responsabilité de 1977 à 1980 d'un service de prématurés du premier petit hôpital français de la Medina dédié principalement aux prématurés (« l'œuvre de la Goutte de lait »). Dans le bulletin de liaison des PSA du Maghreb, elle raconte ses joies et ses difficultés à son arrivée, dans une équipe entièrement marocaine¹². Ses notes montrent qu'elle s'y préoccupe aussi des situations d'injustice subies par des Marocains. Mais après un passage par la maison-mère à Paris pour se soigner et sans doute refonder son choix de vie religieuse, comme on le verra, elle retourne en Algérie.

¹¹ Sœur Marie-Françoise, *Rissalatu*, n. 64, 15 octobre 1961, p. 2.

¹² Sœur Paul-Hélène, *Rissalatu*, juin 1977, p. 7-8.

III – La discussion : les perspectives pastorales

En 1984, sœur Paul-Hélène repart donc pour l'Algérie, à Ksar el Boukhari, un petit village des Hauts-Plateaux, à 180 km au sud d'Alger. Elle y est infirmière. Les conditions de vie y sont spartiates. L'eau manque. Dans une lettre du 25 novembre, elle y donne le sens de sa mission : « c'est un travail important, intéressant... et obscur (...). Il n'y a ni crèche, ni jardin d'enfants... ni bien sûr de "travailleuses familiales". Jusqu'ici, la grande famille suffisait à tout. Mais les temps changent (...) Un prêtre vient de Médéa (à 60 km) pour célébrer l'eucharistie pour la fête du Christ-Roi. Cette année, il prend au passage, à mi-route, dans une autre petite ville, une enseignante française, qui est heureuse de pouvoir participer elle aussi à une eucharistie ». Mais cette expérience est difficile, source de tensions et l'activité professionnelle d'infirmière comme étrangère connaît des restrictions, si bien que sœur Paul-Hélène est obligée de trouver un autre emploi.

Ce n'est donc qu'à 61 ans en 1988, qu'elle est envoyée à Alger à la communauté de Belcourt. En 1990, deux puis trois Petites sœurs détachées de cette communauté vivent dans la Casbah, au cœur de la ville musulmane ancienne. Sœur Paul-Hélène donne une description saisissante de ce quartier après le tremblement de terre du 29 octobre 1990 : « population souvent démunie, cela veut dire une surpopulation extrême, des conditions d'hygiène lamentable, des demandes de relogement faites et refaites depuis des années, avec des dossiers égarés... engloutis... ou en attente indéfinie. Le secrétariat social, qui fonctionne tous les matins à la bibliothèque Ben Cheneb, enregistre des situations critiques "nous logeons dans un cagibi où l'on ne peut tenir debout", "les égouts refluent dans notre unique pièce", "nous

sommes neuf dans une pièce de 2,5 mètres carrés et lorsque nous avons fait constater par les services de la mairie que le plafond se fissurait dangereusement, on nous a mis un poteau d'étayement en plein milieu de la pièce"... Périodiquement des maisons s'effondrent, ou sont évacuées comme dangereuses, mais parfois réoccupées par d'autres familles »¹³.

De son côté, sœur Marie-Henriette ajoute « "Y a beaucoup de gens, y a beaucoup de gens... dans mon quartier, y a beaucoup de gens à aimer !" C'est ce que nous essayons de vivre "pauvrement", mais le mieux possible. Pas des actions extraordinaires, des rencontres toutes simples, avec les gens de la rue, les voisins, les familles visitées (liens renoués ou continués), dialogue non au sommet mais à la base, avec les mots et les gestes de la vie souvent la plus banale, mais si pleine ! Pleine la vie de ces femmes, vivant dans des logements exigus, où les paillasses s'accumulent le long d'un mur humide, durant le jour, où l'unique porte de la pièce ne peut plus s'ouvrir la nuit quand tout le monde est couché !... Malgré les difficultés de toutes sortes (maladies, infirmité, chômage, etc...) ces femmes vous accueillent, le sourire aux lèvres, le plus souvent et si le visage est triste, il s'éclaire rien que de pouvoir partager le vécu, même s'il est dur. "Reviens me voir !"... "Ne tardez pas à revenir !"... "Avec toi, j'ai trouvé une amie, une vraie !", "Au moins, je peux parler, tu es ma sœur !" »¹⁴.

Les sœurs y ont des activités diverses : service social, promotion féminine par l'alphabétisation. Sœur Paul-Hélène s'insère donc dans la bibliothèque de la Casbah. Elle en fait elle-même la description : « une vaste et belle maison de style turc (qui) abrite, depuis de longues années, une bibliothèque pour lycéens et lycéennes, inaugurée par les Pères blancs, transmise au diocèse qui l'a confié à deux frères Maristes à la rentrée de

¹³ Sœur Paul-Hélène, *Rissalatu*, bulletin de liaison des PSA du Maghreb, février 1990, p. 7-8.

¹⁴ Sœur Marie-Henriette, *Rissalatu*, février 1990, p. 8.

septembre 1988. J'ai commencé à y travailler quelques semaines plus tard ; l'équipe actuelle comprend aussi deux Petites sœurs de Jésus, un laïc mexicain rattaché aux Pères blancs et un jeune Algérien »¹⁵.

En fait, son insertion a été favorisée par son bon niveau en arabe littéraire et dans le dialecte algérois. Depuis sa communauté dans le quartier de Belcourt, c'est donc tous les jours qu'elle se rend le plus souvent à pied, parfois en bus à la Casbah. Après le début des attentats, elle sera obligée de devenir plus prudente. Elle changera ainsi d'itinéraire, notamment après avoir été agressée une première fois. N'allait-elle pas réaliser ce « désir de sacrifice et de don total » (sic) que son curé de Neuilly, l'abbé Bousigues, avait repéré en la recommandant aux PSA en 1951 ?

IV. La montée des périls

L'année 1994 aurait été celle des 40 ans de profession religieuse de sœur Paul-Hélène. À l'une de ses correspondantes, en septembre 1993, elle écrit : « si vous organisez quelque chose, j'aimerais vous dire : "ne nous oubliez pas !" ; nous sommes trois Françaises, au Maghreb, de profession 1954 : M. Andrée Chéron à Sfax (Tunisie), Antoinette Del Aguila à Casablanca (Maroc) et moi à Alger ». Malgré les contacts, le sentiment de solitude a pu être vif. Peu nombreuses pour tout le Maghreb – vingt et une –, elles s'étaient retrouvées à Sousse en Tunisie pour approfondir le sens de leur présence. Mais depuis la première Guerre du Golfe, une tension sourde était perceptible dans la population. Sœur Paul-Hélène hésite donc entre une analyse sans concession de la réalité et des propos plus convenus et plus prudents.

Ainsi, une lettre du 6 novembre 1993 se veut rassurante malgré le danger : « Ayant eu

l'occasion d'entendre et de voir un peu ce que disent les médias de votre côté de la Méditerranée, je m'empresse, d'abord, de vous dire que nous continuons, très normalement, à aller au travail, faire nos courses et aller prier, tout en ayant supprimé par prudence, depuis un bon bout de temps, promenades à l'extérieur et sorties le soir. Priez pour nous et pour tous ceux qui nous entourent mais ne vous inquiétez pas... et merci de l'affection que nous sentons ». En janvier 1994, elle ajoute même : « il nous semble que ce que "les autres" attendent de nous actuellement, c'est de continuer à vivre avec eux le quotidien de souffrance, d'inquiétude mais de vie qui continue ».

En réalité, le pressentiment d'une vie donnée est ancien. À sa responsable de congrégation elle indique que lors d'un pèlerinage en Terre Sainte, elle disait qu'elle avait « mieux pris conscience auprès du Calvaire de l'appel du Christ à partager sa croix », en espérant que ce pèlerinage « l'aiderait à mieux le connaître et à le mieux faire connaître aux autres ».

Chez elle, le goût de l'analyse des réalités à la lumière de la doctrine sociale chez les PSA, ne manque pas. Du 7 au 14 juillet 1986, elle aura ainsi participé à une session inter-assomption (avec notamment cinq autres PSA et 50 Assomptionnistes) au Centre d'accueil des Essarts à Rouen sur « le défi de la pauvreté », où elle se dit heureuse de pouvoir ainsi parvenir à une analyse plus approfondie des situations. Mais on peut surtout le constater concrètement dans une lettre de 1991 (?) : « le "Front islamique du salut" qui a remporté 60 % des votes aux élections municipales et départementales en juin est incapable de réaliser les promesses merveilleuses qu'il avait faites ; dans certains coins, cela fait des gens intègres et motivés... ailleurs, la gestion se borne à fermer les bars et débits de boisson, ou même des discothèques "où la musique est dépravée" ; le Conservatoire de musique

¹⁵ Sœur Paul-Hélène, « À la bibliothèque de la Casbah », *Pain de chez nous*, n. 5, 1993, p. 42.

d'Alger a vu ses locaux réquisitionnés "pour des familles sinistrées"... tandis que le FIS s'attribuait "pour son siège national" les locaux vastes et magnifiques d'un Centre culturel. Il y a des protestations véhémentes... mais il y a aussi un certain nombre de gens, compétents, diplômés, ayant travail et logement, qui cherchent à partir... Partir est évidemment le rêve de tous ceux qui n'ont rien de tout cela (...). On nous prédit qu'en 92, avec 1 dinar à 0,20 franc à peu près, il sera librement convertible... s'il nous en reste ! Ne croyez pas que nous sommes en train de mourir de faim ou que nous perdions courage... nous partageons seulement les difficultés et les soucis de la plupart des gens qui nous entourent ».

Le 18 juin 1993, elle demande néanmoins, d'abord à ses correspondantes, un soutien spirituel : « Priez pour "notre peuple" qui vit de dures épreuves et qui ne voit pas le bout du tunnel. Que l'Esprit de paix, d'amour, de réconciliation veille sur nous. Les journaux doivent un peu vous renseigner. Nous avons vécu cependant des temps forts de vie en Église, en particulier avec la rencontre des évêques délégués des différentes régions d'Afrique en mars (...); actuellement, c'est la rencontre trimestrielle des évêques du « Nord de l'Afrique » : elle nous a permis de faire connaissance du nouvel évêque de Tunisie, Mgr Fouad Twal qui est Jordanien ; il a nous a dit qu'il a été étonné en arrivant en Tunisie d'y trouver une Église "un bon cocktail de quarante-cinq nationalités"... où ne manque... que la nationalité tunisienne ! »

En 1994, dans une dernière lettre-circulaire envoyée à sa famille et ses amis à l'occasion du Nouvel An, elle voit avec acuité la dégradation de la situation de la société. Il faut citer ici sœur Paul-Hélène longuement :

« il y a deux projets de société antagonistes : le projet "d'État islamiste" (qui) séduit encore un certain nombre d'intellectuels déçus et une bonne partie de la population, sans travail, sans logement décent, sans avenir, ce qui ne veut pas dire qu'ils

approuvent la violence. Devant les attentats qui frappent non seulement les intellectuels et les cadres – dont parlent les médias – mais aussi les policiers – à Belcourt même, la "moyenne" doit être de deux par semaine – des fonctionnaires nommés pour remplacer dans les mairies les élus FIS, des imams nommés d'autorité par le ministère ou des chauffeurs, secrétaires, cuisiniers... employés dans les services de la police ou de la défense, la réaction est souvent "cela ne peut pas être le FIS"... "c'est une machination du pouvoir"... ou... "celui-là, c'était un pourri". »

« L'autre projet de société qui se définit difficilement, c'est "l'État moderne républicain, démocratique, ouvert". Mais il y a depuis quatre ans une multitude de partis, la plupart peu représentatifs. »

« Entre les deux, le pouvoir (??) est toujours entre les mains d'anciens du "parti unique, le FLN" et de l'armée. Issu du coup d'État feutré de janvier 1992 (démission forcée de Chadli et dissolution de l'Assemblée), le Haut comité d'État – HCE – ne devait durer que jusqu'à décembre 1993... au plus tard. Depuis des mois, des conversations ont lieu entre une "commission du dialogue" et les représentants des partis et des associations pour essayer de définir "une plate-forme de consensus" : la "conférence nationale" doit finalement se tenir les 25-26 janvier prochains, outre la "plate-forme de consensus" définir les éléments du gouvernement, sans doute un triumvirat présidentiel et une assemblée. Personne n'imagine que puissent avoir lieu des élections dans le climat actuel... »

Cette lettre développe, sans tabous, les graves problèmes de l'heure : la sécurité, le clientélisme et la corruption, la détérioration de la situation économique et sociale, la baisse du prix du pétrole. Que faire dans un tel contexte ?

V. Le choix de rester malgré tout

Comme les autres membres de l'Église d'Algérie, sœur Paul-Hélène tente de préserver un fragile « art de vivre », en restant d'abord centrée sur la préservation de ses activités ordinaires : « À la bibliothèque (diocésaine) de la Casbah où je travaille depuis cinq ans, les jeunes sont toujours aussi nombreux ; nous continuons à développer le fonds en arabe qui leur est indispensable ; et les relations entre les jeunes et notre équipe sont inchangées. De même dans notre maison de la Casbah, nous accueillons chaque semaine une centaine de jeunes filles, de femmes et d'enfants pour couture, tricot, soutien scolaire ».

La vie continue donc, le plus normalement possible, malgré des célébrations de Noël en pleine journée. Cette obsession pas neuve de « faire continuer la vie », ni dans l'intention, ni dans l'expression. On trouve en effet les mêmes formulations dans l'évocation pudique du traumatisme de la guerre d'Algérie : « Aux Sources, après le douloureux bouleversement causé par la tragique mort de Monsieur le curé, la vie continue, surtout faite actuellement d'activités un peu exceptionnelles tendant à regrouper la paroisse, du moins ce qu'il en reste, après tant de départs se succédant depuis trois semaines, à recruter des bonnes volontés pour assurer la vie chrétienne et charitable de ce coin de terre »¹⁶.

Fidèles à leur vocation et leur mission, les PSA protègent une femme issue d'un mariage mixte en difficulté conjugale. Pour cause de couvre-feu, seules deux familles de leur cour leur rendent visite le 31 décembre, comme c'est la tradition. Jusqu'en 1990, elles s'y sont occupées d'une personne âgée, ancienne femme de ménage, qu'elles réussiront à faire partir à Pau pour y terminer ses jours. Continuer à pouvoir rencontrer des voisins, poursuivre les répétitions de cours

de français avec des élèves, faire des consultations médicales ou se rendre sans entraves au secrétariat de l'archevêché, voilà ce qu'il importe de préserver. Sœur Paul-Hélène attache néanmoins de l'importance à une liberté religieuse de plus en plus ténue : « le plus extraordinaire, c'est la persistance, pour les grandes fêtes, des messes radio-diffusées sur la chaîne francophone nationale, à partir du monastère des Clarisses. Les homélies (P. Teissier à Noël, P. Claverie le 1^{er} janvier) sont écoutées avec attention par beaucoup ».

La conscience de la menace sur sa propre vie paraît avoir été croissante, comme l'atteste une lettre du 8 mars 1994 : « La situation ne cesse d'empirer. Si l'été dernier, nous parlions de "guerre civile larvée", nous devons dire maintenant "nous sommes actuellement en pleine guerre civile". Les maquis dirigés par des groupes divers dans les régions montagneuses contrôlent les villages et les hameaux de leur zone et font régner leur loi impitoyable et féroce ; dans les villes, assassinats, rackets, sabotages se multiplient et frappent n'importe où, n'importe quand, n'importe qui – y compris femmes, vieillards, adolescents, parfois enfants. Quelle est la part de banditisme ? La part des islamistes extrémistes ? Mais surtout qui sont ceux qui tirent les ficelles ? Qui ont intérêt à maintenir et intensifier le chaos ?... ce qui est certain, c'est qu'alors que des fortunes se sont faites, insolemment, depuis une douzaine d'années, à l'abri du "parti unique" puis de "l'ouverture", les rares enquêtes soulevées se sont englouties... autant celle sur la mort du président Boudiaf (qui voulait que la lumière soit faite sur certains cas) ou celle des économistes Djillala Lurbès, Mohamed Boukhouza (qui avaient l'envergure pour analyser la situation et proposer des réformes (...)) Et pourtant, au milieu du désespoir et de l'angoisse, la vie continue : des gens s'entraident, prennent leur vie en mains, réfléchissent... la "victoire de la vie

¹⁶ *Rissalatu*, bulletin de liaison des PSA du Maghreb, n. 68, 7 juin 1962, p. 4.

sur la mort” au matin de Pâques n’était guère apparente ».

Si l’analyse socio-politique reste impeccable, l’expression des convictions personnelles paraît parfois plus discrète, marquée par une certaine retenue. D’où sœur Paul-Hélène tenait-elle alors sa force ? Ni théologienne, ni épistolière, elle apparaîtrait plutôt en première approche d’abord comme une femme d’action. En fait, il n’en est rien. En effet, le « secret » de cette vie donnée est à chercher très antérieurement et dans le charisme des Petites sœurs de l’Assomption.

VI. Le secret d’une vie

À l’occasion de la mort brutale, en 1985, de Françoise de La Biche, une Petite sœur de l’Assomption avec laquelle elle avait été en 1963 au Petit Quevilly, sœur Paul-Hélène avait déjà écrit : « son départ, si brusque, nous est un rappel du “veillez, car vous ne savez ni le jour ni l’heure...” mais je ne pense pas qu’il l’ait prise au dépourvu ! » Étrange préfiguration de son propre destin. Elle avait dès son entrée en religion accepté le don d’elle-même à la suite du Christ : « je me croirais aussi missionnaire, aussi bien au service de Dieu et de l’Église ici ou ailleurs, dans un petit coin d’une charge à Paris... Mais j’ai le désir d’une disponibilité totale... où Dieu voudra ».

En cela, elle est restée fidèle aux orientations de sa congrégation, à savoir « la gloire de Dieu par le salut des pauvres et des petits », dans le sillage de la Règle de vie de sa congrégation : « Jésus qui, pleinement libre, dans une dépendance totale née de son amour pour le Père se fait serviteur et livre sa vie pour le salut de tous. En entrant dans son obéissance, nous partageons sa mission : Le Père m’aime parce que je me dessaisis de ma vie... Personne ne me l’enlève mais je m’en dessaisis de moi-même » (Règle de vie, n. 64).

Pourtant, si l’on remonte dans le temps, il est clair que cette orientation fondamentale est le fruit d’une adaptation, voire d’une

redéfinition du charisme par la priorité à l’insertion pratique dans les contextes locaux. On en a la preuve en 1985. À Ksar el Boukhari, la sœur Paul-Hélène fait le bilan de ses initiatives en matière de formation continue. On y voit que non seulement, elle participait régulièrement à des groupes, biblique notamment, mais qu’elle se montre très exigeante : « cela a été bon mais n’a pas permis une connaissance réciproque suffisante pour aborder les problèmes réels de la communauté » note-t-elle.

Par contre, son désir de mieux saisir les mentalités, le contexte socio-culturel, les différences la pousse à progresser dans sa maîtrise de l’arabe littéraire. Elle avoue « sans difficulté et sans scrupule » (sic) avoir approfondi certains textes sur son lieu de travail. Elle déclarera par la suite : « l’effort poursuivi sur des années me semble avoir été “payant” » Mais elle ajoute, preuve de son exigence : « il me reste beaucoup à faire, surtout au niveau de la compréhension à l’oreille ». Cet effort n’est pas dissocié d’objectifs pratiques : il s’agit de mieux comprendre l’arabe pour lire la presse et écouter la radio mais aussi pour mieux maîtriser les documents administratifs. Mais elle constate que sans appuis extérieurs, dans une situation d’isolement, cet effort de pénétration est plus difficile. Elle voit bien que la formation doit être continue pour être fructueuse.

Par ailleurs, elle semble bien avoir conscience que la dimension d’internationalité de la congrégation est à réajuster. En juillet 1983, elle profite d’une session organisée pour les sœurs ayant vingt-cinq années de profession religieuse pour relire l’ensemble de sa vie sur trente ans. Elle prend conscience qu’elle n’en avait jamais réellement eu l’occasion depuis sa probation et que les relations interpersonnelles étaient très réduites dans les communautés. Elle apprécie surtout de pouvoir voir comment la spécificité du charisme des PSA se décline dans des contextes et des réalités différentes. En fait, l’effort de retranscription du charisme est

conséquent, car l'intégration en Algérie suppose une transcription des méthodes pensées pour le monde ouvrier en France. Comment alors expliquer le trouble de 1984 ?

Malgré la forte insertion de sœur Paul-Hélène dans le contexte de l'Afrique du Nord, cela ne l'empêchera pas de « perdre pied » comme elle dira : « j'étais désorientée et engloutie dans la tempête, j'ai expérimenté quelque chose du salut », confie-t-elle en 1984. Épuisement physique ? Dépression ? Nuit spirituelle ? Conflit entre le besoin de paraître et de s'effacer ? Impression d'échec ? Sentiment de vieillissement et d'inutilité ? Conflit communautaire ?

Quoi qu'il en soit, elle a besoin d'une longue période de repos et d'exams médicaux en France liés à une fatigue qui l'oblige à arrêter son travail à Casablanca. La supérieure générale de l'époque, Céline Héon, lui conseille des lectures et lui accorde des entretiens bénéfiques lors de son séjour en France : « je pense mieux savoir “m'y prendre avec moi-même” et y avoir gagné en liberté et acceptation du réel... j'ai besoin d'y revenir de temps à autre !... et je reste avec mon tempérament et mon passé ». Son passé, quel est-il justement ?

VII. Retour sur les fondements d'un parcours spirituel

Ses notes de retraite montrent abondamment cette évolution spirituelle : en juin 1955, elle se présente encore comme une jeune sœur qui certes a répondu à un appel personnel mais non pour elle-même. Un questionnaire inséré dans ses *Carnets* de l'époque prouve le ton encore ascétique et mystique de vie

religieuse des PSA : « Ai-je évité le sans-gêne, l'esprit égoïste, individualiste ? (...) Ai-je su mettre un voile à tout ce qui gagne à rester dans l'ombre ? ». Connues pour leur discrétion, les PSA, dans la lignée des instructions du père d'Alzon, le fondateur des Assomptionnistes, pratiquent encore une prière de « réparation »¹⁷.

Un de leur document de référence, le *Directoire* l'indique expressément : « C'est par le silence que la Petite sœur doit entretenir le calme, la paix, l'union dans la communauté ». Cette question du silence et de la discrétion sera au centre de la transformation du charisme¹⁸. La congrégation se propose certes de rendre active et efficace la présence de Dieu. Mais sœur Paul-Hélène souligne que pour l'action sociale, éducatrice, soit vraie, il faut aussi accorder une « place à la compétence » selon ses propres termes. S'estime-t-elle insuffisamment formée ? Ses notes de retraite ne le disent pas. Elles montrent surtout qu'à cette époque, la suspicion vis-à-vis des diplômes, malgré la nécessité d'une professionnalisation dans la vie religieuse n'a pas disparu : « diplôme d'État, importance pour la technique, pas pour s'enfler mais pour mieux servir » note – t-elle en 1957.

Le climat assez scolaire de sa formation professionnelle comme religieuse a sans doute pesé à cette jeune femme qui avait déjà acquis son indépendance : « Écolière ? Non. Étudiante ? Oui. Ne pas rétrécir son horizon à des problèmes de devoirs et de leçons ». Les vacances lui paraissent par contre être l'occasion d'une vie plus fraternelle. Sœur Paul-Hélène y vit un appel à une vie intérieure plus profonde, une intimité avec Dieu en se demandant le 17 août 1958 : « Comment les autres découvriront-ils par

¹⁷ Père Emmanuel d'Alzon, *Instructions sur la vie commune* : « Que ces réparations ne se fassent jamais par cérémonie et par manière d'acquit mais d'une façon aussi cordiale qu'affectueuse et avec un désir sincère à leur sœur tout sujet de peine ». Raymond Courcy, *La passion du Règne de Dieu*,

L'adaptation permanente du charisme des PSA, Cerf, 1997.

¹⁸ M.-T. Desouche, intervention au colloque international « Les religieux et le concile Vatican II, Rome, 12 au 14 novembre 2014. Voir aussi : *Apostles of the tenderness of God*, Religious life review, 254, 2015, p. 367-380.

nous que le Christ est quelqu'un s'il ne l'est pas vraiment pour nous ? »

L'évangélisation de la famille paraît être au centre de l'activité missionnaire de la congrégation. Pourtant, la requête d'un apostolat plus communautaire apparaît dès 1956 : « Nous ne pouvons christianiser efficacement qu'en travaillant en commun... une communauté en laquelle circule une même sève, avec un même idéal de salut universel, avec un même désintéressement loyal, offre au monde le témoignage essentiel du christianisme, celui de la charité fraternelle ». En 1957, l'accent est le même : « vis-à-vis des sœurs surtout, l'important, ce n'est pas d'avoir raison, de réussir, l'important, c'est l'unité. Les tensions communautaires sont contagieuses. La prophylaxie, c'est le silence ».

Pourtant, loin s'en faut que l'idéal communautaire soit à ce moment totalement délié d'une ecclésiologie jurisdicte et statique, supposant une docilité sans faille à la hiérarchie. Malgré cela, sœur Paul-Hélène semble progresser sans cesse : « tact et délicatesse dans la vie commune : il faut détourner le regard de soi pour le porter sur les autres (...) Se méfier du désir de se faire remarquer » (4 avril 1959).

Inspiré par la théologie spirituelle du père de Grandmaison, un jésuite assez renommé, la visée de l'action apostolique comporte une reformulation de la mortification. Sœur Paul-Hélène note alors : « Il ne faut pas seulement se donner, il faut le faire avec le sourire. Il ne faut pas seulement se faire tuer, il faut aller au combat en tenue et en chantant ».

On constate à cette époque la participation de sœur Paul-Hélène aux cercles du père assomptionniste Paul Charpentier. Elle note : « la compétence professionnelle doit nous donner des éléments pour poser un jugement moral pratique vis-à-vis d'une situation humaine et religieuse ». Le futur supérieur général des assomptionnistes, très présent dans les milieux ouvriers,

recommande une ouverture vis-à-vis du corps médical, des infirmières, des employées par la connaissance du point de vue auquel ils ont à se placer « c'est dans cette compréhension et dans une qualité professionnelle que peut passer une influence sur les médecins eux-mêmes ». On voit là le renouvellement des approches, à la fois basé sur une compétence professionnelle mais surtout, comme « agents d'influence » sur un respect des pratiques du milieu dans lequel les sœurs sont envoyées : « La compétence professionnelle doit nous donner des éléments pour poser un jugement moral pratique ». Toutefois, la vision du monde est encore marquée par une certaine négativité : « les situations que nous avons évoquées montrent que nous sommes plongées dans un monde de péché où nous sommes par grâce moins immergées que d'autres ». Le Christ y est présenté comme un « homme comme les autres, d'un pays, d'une race, d'une famille, d'une civilisation, d'un métier... tellement comme les autres que le jour où à Nazareth, il affirme sa mission, les autres se rebiffent ».

L'Action catholique est choisie comme moyen privilégié pour traduire ce dynamisme d'incarnation, qui est de l'ordre de l'abaissement, de la mise au service mais aussi d'une ouverture pour voir « grand et large ». Autrement dit, il comporte une ouverture universelle qui justifie l'aventure missionnaire. D'ailleurs, ce sont bien les méthodes de l'action catholique qui sont transposées en Algérie comme en témoignent les notes d'une session en 1964 qu'il faut citer ici assez largement :

« Mgr Ancel nous a lancés "À la découverte de l'autre" en s'excusant de le faire, il puise dans son livre *Cinq ans chez les ouvriers* des idées qu'il exprime d'une façon vivante et vécue. Dans une seconde partie, il les appliquera à notre comportement avec les Algériens. Il nous apprend surtout à "écouter". Écouter l'Autre avec notre cœur plus qu'avec notre intelligence. Écouter quelqu'un c'est

presque un acte religieux (...) Pour dialoguer avec les Algériens, il faut un effort. L'amour vient de la volonté. Il faut savoir les écouter en ayant l'impression – ou mieux – la conviction, qu'on va apprendre quelque chose. Aimer quelqu'un, c'est d'abord le respecter comme une personne, un égal, un frère, un fils de Dieu. Il faut essayer de découvrir les valeurs de l'Algérien. Tout ce qu'on découvre dans un autre est richesse de Dieu. Dieu a fait des races nombreuses et variées, afin qu'en chacune se trouvent des valeurs différentes qui rendent ainsi gloire à la richesse de Dieu. Pour la minorité chrétienne d'Algérie, il s'agit d'entrer en dialogue avec les Algériens, de découvrir leurs valeurs spirituelles – ils ont le sens de Dieu – et de se réjouir de ce que Dieu fait en eux. Enfin, il faut leur donner un exemple de vie tel qu'ils reconnaissent le Christ vivant en nous »¹⁹.

Ces orientations fondamentales (écouter-dialoguer-se taire) rejoignent sur le fond le charisme des PSA. La vie religieuse cherche alors une rénovation, d'une visée surtout apologétique. Sœur Paul-Hélène note pour elle-même que la pratique religieuse peut être aux antipodes de la vraie attitude religieuse. L'effort paraît être d'abord de favoriser l'unité et la perfection de la communauté plus que la perfection personnelle. Mais l'appel à la sensibilité, au respect de soi, est déjà notable, à la suite du père Voillaume : « si je suis désaccordée, si l'attention se relâche, la prière casse et la tension monte ».

Le chemin à parcourir aura été long. Il passait pour, l'Afrique du Nord, par une sortie d'une mentalité paternaliste, chercher à « pénétrer » le milieu musulman pour le convertir à un partage en vérité et aux efforts de développement de l'Algérie postcoloniale. La conscience pour les gens de terrain paraît en avoir été assez précoce : « Alger a retrouvé son calme et peu à peu le pays se construit. Belcourt n'est pas en

retard et notre quartier populaire se remue avec succès. La caritas algérienne ayant pris un délégué musulman, ce dernier eut la salle paroissiale à sa disposition pour les distributions et l'on décida d'y intéresser le quartier, en groupant des bénévoles pour l'aider ; mais vite ils sentirent que distribuer des vivres, ce n'était pas l'essentiel et des cours du soir furent organisés. Il fallait libérer la salle. L'un des hommes offrit de louer la villa contiguë et de prêter son garage pour les vivre. Ainsi fut fait, les cours du soir furent annoncés discrètement »²⁰.

Le chemin à parcourir sera long mais quelle différence entre les écrits des années 1960 et ceux produits trente ans plus tard, après le concile Vatican II. Pour sœur Paul-Hélène, on en a une confirmation éminente dans les années 1980.

VIII. L'impact de la retraite spirituelle à Genzano

La retraite organisée dans la maison des PSA à Genzano en Italie en septembre 1987 donne à sœur Paul-Hélène de redécouvrir fortement la nature du charisme de sa congrégation. Il faut ici citer longuement ses notes :

« Être enracinées et fondées dans l'Alliance. Être des femmes de "racines" et pas des femmes du moment "entraînées à tout vent de doctrine". "C'est toi qui me rassembles de la dispersion où par morceaux je me suis dispersé" (saint Augustin. Règle de vie n. 1 : Principe et fondement de notre vocation : "toute l'humanité est appelée..."). Nous n'avons pas un horizon restreint. C'est dans cette alliance avec toute l'humanité que nous sommes enracinées. Sa Parole nous rejoint à travers des témoins et à travers l'histoire humaine (Règle de vie, n. 68). Nous risquons de nous habituer à cette alliance d'amour, en retrouver la joie et nouveauté extraordinaire.

¹⁹ *Rissalatu*, bulletin de liaison des PSA du Maghreb, n. 80, 2 juin 1964.

²⁰ *Rissalatu*, n. 72, 11 février 1963, p. 2.

Sa Parole est toujours promesse : elle nous rejoint actuellement à travers des témoins. Toute notre spiritualité repose sur ce projet de Dieu (les “noces” de Dieu avec l’humanité, l’Alliance)... Les fondateurs ont voulu que la foi soit la première caractéristique des PSA : nous savons de quelle lignée nous sommes, la lignée des grands témoins, pour un héritage : une promesse “vous êtes nés de l’Évangile”. Étienne Pernet et Antoinette Fage ont été, l’un pour l’autre des témoins, jusque dans les petits détails quotidiens et témoins des PSA. Un retour à notre vocation commune et ce que les fondateurs nous proposent, c’est une voie évangélique, une vie simple, une foi simple, une spiritualité simple (cf. *Directoire* “De la simplicité”) des relations simples fraternelles entre nous et avec les gens, des gens simples, et en même temps ils nous ont proposé une relation simple, filiale, familiale avec Dieu, une présence à Dieu, avec pour et par Jésus. Cette intuition est le fondement de notre prière et de notre envoi. Une présence aux autres, avec, pour et par Jésus ; une présence à Dieu avec pour et par Jésus. Une présence active avec les pauvres et contre la pauvreté d’aujourd’hui ; tout cela vécu devant Dieu. Nous formons un corps vivant, une famille spirituelle de personnes différentes qui ont entendu le même appel et vivent ensemble pour le réaliser. Une tradition spirituelle ; des témoins dans la congrégation qui nous ont façonnés, nous ont donné une physionomie propre ; nous avons une histoire, un esprit, des traits communs, des critères communs (Règle de vie, n. 204) des inquiétudes communes, un langage de famille, nous sommes une petite partie du peuple de Dieu mais au service de la rencontre de Dieu et de son peuple. »

« Dans le quotidien de la mission, nous sommes reliées au monde entier ; nous sommes invitées à “faire” la parole par des gestes concrets comme dans la vie intérieure ; temps d’une “visitation”, terrain de rencontre. Cela demande une foi vivante et c’est difficile à l’heure actuelle. Exprimer la tendresse de Dieu dans un monde

impitoyable dans des situations ambiguës difficiles. C’est là qu’il nous attend, qu’il nous demande de nous éveiller chaque jour avec une oreille de disciple ; qu’il nous questionne, nous secoue par les autres, nous encourage aussi. C’est là que se vit notre spiritualité, que nous mettons la parole en pratique. »

« Nous exprimons cela “parler de Jésus-Christ par notre vie de tous les jours, par des gestes simples”. Nous ne sommes pas chargées “d’expliquer” Jésus-Christ (ni Dominicains, ni Jésuites). Nos communautés peuvent être des paroles de l’amour de Dieu “venez et voyez”. Jésus n’a pas expliqué Dieu, il l’a “raconté” à travers ses gestes. Les femmes de l’Évangile n’ont pas prêché, pas fait de miracles ; elles ont préparé le Règne, elles ont assisté Jésus de leur être, de leurs petits biens... et elles ont entraîné la foi des autres. Elles sont impliquées dans la mission. Le père Pernet nous a proposé de devenir “paroles, paraboles” contribuant ainsi à la naissance de l’Église. »

« Marie de Magdala fait hommage à Jésus du peu qu’elle a : parfums, cheveux, larmes. Dans son intuition, elle a pressenti que les pieds de Jésus sont importants. Puis elle l’a suivi. Et dit Jésus “son geste sera raconté, deviendra parole”. Aimer un pauvre sans honneur (Simon n’avait pas délégué de serviteur ou fait lui-même) ; honorer un corps destiné à la mort ; elle a dénoncé à sa manière le pharisaïsme, leur rigidité ; elle a parlé en actes, et sa foi l’a sauvée. »

« C’est dès le départ que le père Pernet a dénoncé la dichotomie “vie de prière – vie charitable”. Notre spiritualité unifiée et marquée de traits caractéristiques est source de vie. Une manière d’être éveillées, disponibles, exposées à l’Esprit, gratuitement, qui vaut la peine. »

« Être spirituelle, c’est intégrer tout notre être : cœur, corps, esprit dans cette suite de Jésus. Raconter Jésus-Christ, raconter

l'amour de Dieu par notre vie, nous fait rencontrer les autres et rencontrer Dieu. Sommes-nous heureuses de notre vocation ? Réalisée avec des sœurs bien différentes et non choisies. Avons-nous conscience du trésor que nous portons ? De la grâce de l'appel, de l'amen que nous avons dit, de l'amen vrai qui a été redit avec maturité par le chapitre. Remercier Dieu pour notre envoi, pour celui de chacune de nos sœurs. »

La conclusion de cette retraite est que la spiritualité des PSA se tient « mais encore faut-il la vivre dans toutes ses dimensions : théologique, christocentrique, apostolique. Nous avons des raisons sérieuses de tenir au caractère contemplatif et eucharistique de notre vie fraternelle et apostolique », note sœur Paul-Hélène. Faut-il en déduire que cette retraite marque comme un tournant ? En fait, on pourrait parler ici de véritable maturation spirituelle, qui est attestée par d'autres éléments.

IX. Une vraie maturation spirituelle et interculturelle

En 1988, le journal de sœur Paul-Hélène montre qu'elle a participé à la liturgie du 24 septembre (26^e dimanche, Mc 9, 37-48) à Tibhirine, comme il montre qu'elle est restée du 31 mars au 3 avril 1989 ou en août 1989, du 28 mars au 4 avril 1990. Elle était donc, elle aussi, comme Paul Vergès et les autres membres de l'Église d'Algérie de la famille du monastère cistercien. Mais elle avait l'impression que son départ de Casablanca avait cassé en elle un certain ressort. Les mois passés en France, de mars à octobre 1984 avaient certes, selon ses expressions « nettoyé la plaie, posé les jalons de la reconstruction, tout en gardant une tonalité douloureuse ». Mais elle n'était pas dupe : elle savait qu'elle était reconnue comme « compétente » mais elle reconnaissait ses limites de tempérament et ses erreurs de jugement.

Habitée à la relecture de vie, elle mentionnait avec précision les événements. Par exemple, pendant son insertion sur les Hauts Plateaux, concernant l'installation « oser dire que le lit n'est pas bon » ; le partage des responsabilités matérielles (mais toujours « avec la peur d'être jugée » « n'en faisant pas assez »), l'accueil, elle se sentait en Algérie encore « comme une invitée ».

Pendant toutes ces années, elle se veut attentive à une « fidélité à Dieu et au service du prochain dans l'islam », en observant qu'il n'y a pas de reconnaissance du Dieu créateur ni de préparation au jour du jugement, là où il n'y a pas de justice et pas d'attention au pauvre. Mais elle prend aussi progressivement conscience de l'enjeu de l'interculturel.

En 1990, elle dit se rendre compte que les structures les plus puissantes de nos vies ne sont pas les structures économiques mais celle de notre esprit. Elle s'appuie sur les analyses du père Connolly, un prêtre de Saint-Colomban australien ami de la congrégation, à partir des *Raisins de la colère*, le roman naturaliste et spirituel de Steinbeck.

Elle reconnaît ainsi avec lui que la culture rend facilement certains choix impensables ; il n'en reste que quelques-uns parmi lesquels on peut opter, c'est naturel et humain. Le seul problème – racine de tout racisme – c'est que les gens pensent que leur ordre est le seul, l'unique manière humaine de vivre. L'expérience de rencontre d'une autre culture, cela pose des questions, relativise et risque « d'isoler » par rapport aux membres de sa culture d'origine.

Mais ce processus permet aussi « de faire grandir ». Plus nous pouvons découvrir nos préjugés plus nous pouvons véritablement nous connaître et nous aimer nous-même et aimer les autres. Sœur Paul-Hélène cite ici sa Règle de vie (n. 145) : « l'appartenance à un corps apostolique international nous transforme progressivement : la rencontre

avec les peuples de nombreux pays élargit notre horizon, stimule nos recherches, nous pousse à vivre l'Évangile d'une manière authentique, accordée à la vie de ces peuples ».

Pour sœur Paul-Hélène, reprenant ici les distinctions opérées notamment par le père Arrupe, sj, s'il faut faire une différence entre enculturation, acculturation, inculturation, il faut surtout approfondir le lien entre inculturation et libération : « Refuser les changements crée une nécrose » dira-t-elle. Et elle ajoute : « Aucune culture n'est une réussite totale mais chacune a permis à une société de faire face à la vie. Chaque culture est unique ».

Quoi qu'il en soit, sa conviction reste, y compris dans ce domaine que la « préférence » de Dieu pour les plus pauvres ne tient pas à ce que les pauvres sont plus « aimables » que les riches mais qu'ils sont le signe de l'universalité de son amour. Elle conclue alors « nul ne doit être exclu parce que tenu pour quantité négligeable, inintéressant ».

X. Une vie offerte

Les notes de la dernière partie de la vie de sœur Paul-Hélène se font plus brèves, comme si, déjà, le temps était compté. Le 2 et 3 novembre 1993, à la Maison diocésaine, elle écrit : « mon premier devoir, le but de ma vie, c'est de "devenir moi". Et "devenir moi", c'est faire fructifier mes potentialités, dans la relation aux autres. Une source artésienne. La nappe d'eau n'existe que parce qu'elle reçoit (...) La croissance se fait en vivant le positif de soi et en ayant des relations vivifiantes. Un "moi" orienté vers la croissance des personnes à partir de leurs propres possibilités ». Cette orientation, très personnelle, se trouve nuancée le 18 novembre 1993. Elle prend une journée de retraite à Ben Suren. Une question est au centre de sa méditation : « l'espérance vécue ici aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ? ». Elle se redit que le salut offert en Jésus-Christ se

manifeste aussi dans les temps troublés. Pour elle, les relations doivent donc être porteuses de vie, là où sont les personnes. Mais implacablement, les événements dramatiques s'enchaînent. Le mercredi 8 décembre 1993, elle constate : « depuis le premier décembre, "expiration de l'ultimatum aux étrangers", une Espagnole (traductrice), un industriel italien, une femme russe mariée à un Algérien, et un Français ont été victimes d'attentats. Dans Belcourt, au moins deux assassinats dans la semaine. Ce matin, cela tirait entre 6 h 30 et 7 heures ». La violence devient plus proche. Le 15 décembre 1993, elle relate : « Quand j'arrive à la Casbah. *Asa*, horrifiée et désespérée : "douze Yougoslaves ont été égorgés à Tawisz" ». Cet épisode tragique de l'assassinat des Croates chrétiens aura aussi durement marqué spirituellement les moines de Tibhirine. Comment ne pas y voir une préfiguration de leur propre fin ?

Les journées de recollection deviennent plus difficiles et les relations s'espacent, comme elle le constate en rapportant le propos de ses proches : « est-ce que tous mes amis vont partir ? Le soir V puis M... elles ne sortent plus de chez elles... n'osent pas envisager de fêter Noël... J'ai dit à S : "des fonctionnaires, des coopérants renvoient leurs familles, des jeunes volontaires partent, ils ont raison. Mais nous, nous y avons notre vie, les services que nous rendons ; nous n'avons pas envie de nous en aller... Plus que jamais, "demeurer et durer" avec ceux qui ne peuvent pas s'en aller" ». L'intensité dramatique liée à l'accentuation de la violence est palpable au début de l'année 1994, comme on peut le lire le 16 janvier : « les assassinats continuent ; hier soir, quand nous rentrions du cours d'arabe, un policier vers le cinéma Musset, puis poursuite, coup de feux dans les rues au-dessus. À 17 heures, vers la place des Martyrs, une Française mariée à un Algérien. Entre deux, un couple belge-algérien à Bouira. Une dernière fusillade nourrie dans Kouba : on avait tué trois policiers près du stade... la petite mosquée de T. aura été détruite. On y aurait

trouvé des armes. Je varie mes trajets... mais je ne suis pas toujours rassurée... de même cet après-midi quand un individu "l'air pas très normal" est entré à la bibliothèque et en est sorti difficilement ». Le 1^{er} février 1994, sœur Paul-Hélène ne sait pas très bien comment l'Algérie peut s'en sortir : « un président depuis avant-hier soir ; il a prêté serment. Sentiment mêlé : cela va aller et en même temps, cela risque d'aller encore plus dur... au cours du mois de janvier, ce serait une quinzaine de morts par jour ». Le relevé sanglant reprend le lundi 21 février : « librairie des Beaux-Arts : rendez-vous d'intellectuels et d'artistes... un prénom juif... double nationalité... assassiné dans sa librairie... L'opticien (français, juif tunisien) assassiné récemment était son voisin ».

Comment ne pas succomber au stress ? Le 3 et 4 février 1994, elle confie son impression de se sentir « vidée » : « Je n'arrive pas à démarrer mes deux jours de récollection ». Elle constate que pas grand-chose ne change en Algérie. Selon elle, le gouvernement ne contrôle pas le pays. Il faudrait plutôt parler selon son expression d'une « nébuleuse » des maquis. Pourtant, elle fait une très belle profession de foi : « nous là-dedans, prêtres, religieuses, nous ne sommes pas touchés. Mais la situation est difficile : notre présence pourra paraître de moins en moins justifiable. Mais il faudra trouver la façon vraie et audible d'expliquer notre présence... L'Église est missionnaire par essence, (mais) il faut faire porter notre réflexion sur ce que nous vivons comme Église, ici, en ce moment. Des spiritualités ont cherché à se dire, en terre d'islam. Mais l'usage de la parole n'est pas le même dans les différentes cultures : ici c'est un moyen de plaire, pour réussir, pour tromper ; pas pour se dire, en vérité, ni devant les autres, ni même devant soi. Créé à l'image de Dieu, être vrai avec soi-même, c'est se connaître, connaître Dieu, ne pas mentir, ne pas se mentir à soi-même. »

« Dans un contexte culturel et où l'on cherche plus à se conformer à des règles, à

ce que les autres attendent. Bien souvent, nous n'arrivons pas à être tout à fait vrais avec nous-même, avec les autres. La portée missionnaire de la sincérité avec soi. De par le monde beaucoup de Nathanaël qui s'expriment par la parole, leurs œuvres et beaucoup d'autres, de façon cachée, persévérant dans la méditation silencieuse, travaillant, servant. Dans le monde, qu'est-ce qu'ils annoncent ? Qu'il est mieux d'être vrai en tout. Construire un monde de la loyauté, c'est-à-dire un monde de la confiance. Cela annonce le primat de la conscience, l'agir au mieux de sa conscience et de sa liberté. Le monde de la sincérité, contre le conformisme, contre le subjectivisme individualiste : être sincère avec les points de repère qu'on s'est donné quitte à remettre ensuite en cause les points de repère. Aller jusqu'au bout de sa sincérité. La sincérité avec soi-même à la connaissance de Dieu. Sincérité de l'Église en Algérie. Rester ici, malgré tout, qu'est-ce que cela signifie ? Rester fidèles à nous-mêmes, à notre vocation d'Église, comme Jésus qui a été fidèle "à mort" à sa vocation de sauveur dans un monde de pécheurs. La fidélité à l'existence, cela passe par la fidélité à soi (pas à son « personnage »). Par fidélité à ceux que la mission m'a donnés comme partenaires d'existence, même islamistes, même maquisards, même terroristes... Cette double fidélité, nous croyons qu'elle témoigne de la fidélité de Dieu vis-à-vis de tous les hommes. La fidélité qui se veut sincère n'est pas circonstancielle, elle est vocationnelle (les circonstances peuvent faire que les choses changent mais pas une fidélité de circonstances, mais en circonstances). La sincérité est tout à la fois fidélité et disponibilité. C'est l'univers de la liberté spirituelle. »

« Oui, pourquoi me suis-je engagée dans le "demeurer et durer" de la Région ? – une solidarité : on ne laisse pas tomber ses amis au moment où ils vivent quelque chose de difficile et douloureux ; actuellement "une solidarité" dans le danger et les difficultés

quotidiennes, ce qui veut dire aussi “solidarité dans les mesures de prudence qui restreignent l’indépendance individuelle”. Plus profondément, une certaine idée de l’homme... fils de Dieu... frère de tout homme... doué par Dieu d’un feu, d’une énergie intérieure : être fidèle à ce feu, permettre à d’autres feux de chauffer, de propulser des personnes pour construire une humanité. »

La bibliothèque, conçue comme un lieu d’étude devient un lieu de refuge, comme sœur Paul-Hélène le constate le dimanche 27 février : « Vers 14 h 30, deux filles qui venaient de sortir rentrent en trombe à la bibliothèque “ça tire de près”, j’essaye de les calmer puis “et demandez à Dieu qu’il protège les uns et les autres”. Une jeune a rapporté “une dizaine de jeunes appelés venus en permission ont été descendus”. Je murmure : “Jusqu’à quand va-t-on s’entretuer?”. Les deux filles approuvent gravement ». Le mercredi 9 mars, elle ajoute : « Des lycéens impliqués dans les derniers assassinats ! À la bibliothèque, Henri [Vergès] me recommande de bien surveiller les entrées des garçons “il y a même une question de sécurité” ; “Il y a longtemps que j’en suis consciente et si je suis intraitable pour les ‘sans carte’ si j’ai accompagné jusqu’à ton bureau tel dont la carte me paraissait douteuse, ce n’est pas sans raison”... dix jours de vacances, cela fait du bien ».

Ses dernières annotations spirituelles sont consignées le 15 mars 1994 : « Mon itinéraire : un parcours mouvementé, heurté, très volontariste (mais dont l’orientation foncière est droite et nette)... Où en suis-je actuellement ? La crise de 1984 : assumer de façon réaliste mes limites au lieu de me battre avec elles. Le point principal : mes

relations aux autres. Dans une perspective PRH : “ma vie en groupe” mais ce qui s’est présenté d’abord “Qui suis-je ?”. Profit principal : “m’assurer en moi-même” (alors que j’ai souvent paru trop sûre de moi). Savourer le positif : ma relation profonde au Père. “Tout est grâce”. Le dynamisme de vie qui passe en d’autres et les faits “se lever”. Pourquoi “diable” Jésus a-t-il choisi ce chemin, la Croix ? ... parce qu’il a foi en l’avenir, un avenir de vie, de fécondité... parce qu’il fait confiance à ses disciples (en sachant qu’ils vont commencer par réagir de façon lamentable). Sous la conduite de l’Esprit “mon Père est toujours à l’œuvre, et moi aussi j’œuvre... et après moi l’Esprit”. La Création est un formidable acte de foi de Dieu en l’homme sa créature et le Salut ce n’est pas replâtrer les choses, c’est un formidable renouvellement de confiance “en ses fils bien aimés”. La “non-violence”, c’est le courage de se mettre du côté des victimes ».

Que retenir de ce parcours, si ce n’est qu’il invite à s’interroger sur les motivations et les conditions de l’agir chrétien et plus largement sur cette « obsession de la présence » (J.-M. Pailler à propos d’Emmanuel Mounier) ?²¹ Celle-ci n’avait rien d’une obstination pour sœur Paul-Hélène mais correspondait à un enracinement profond dans l’Évangile.

Pour longtemps, ce témoignage devrait contribuer à approfondir le sens du charisme du « Règne de Dieu » propre à la famille de l’Assomption alors que celle-ci cherche à redéfinir son insertion dans le monde en contexte d’internationalité et d’interculturalité²². Plus largement, tous les

²¹ cf. J.-M. Pailler, « L’obsession de la présence » dans : Guy Coq (dir.), *Emmanuel Mounier, l’actualité d’un grand témoin*, Parole et Silence, 2006, t 2, p. 7-27.

²² Chapitre général des Augustins de l’Assomption, Valpré, 27 avril-17 mai 2017, n. 47 : « Il s’agit de

passer d’une interculturalité de fait à une interculturalité résolument choisie, pour que chacun puisse prendre conscience de la réalité historique dans laquelle il est pleinement engagé, pour que notre Congrégation puisse faire des choix pour son avenir ».

artisans du dialogue interculturel et interreligieux trouveront ici de quoi approfondir leur propre itinéraire. Pour ce qui la concerne, la dernière annotation de sœur Paul-Hélène, arrachée à la va vite, comme si le temps se resserrait, est datée du 3 mai 1994, cinq jours avant son assassinat. Elle est explicite : « À la poste, une jeune femme remarque mon anneau “Mme faites attention, en ce moment... Nous aussi nous

devons faire attention... je suis journaliste... vous parlez arabe (je réponds : “il y a 30 ans que je suis là”) ».

*Jean-François Petit, aa
Novembre 2018*

Sommaire

| | |
|--|-----------|
| Introduction | 3 |
| I. Un solide parcours antérieur | 4 |
| II. Le premier envoi missionnaire au Maghreb | 6 |
| III – La discussion : les perspectives pastorales | 7 |
| IV. La montée des périls | 8 |
| V. Le choix de rester malgré tout | 10 |
| VI. Le secret d’une vie | 11 |
| VII. Retour sur les fondements d’un parcours spirituel | 12 |
| VIII. L’impact de la retraite spirituelle à Genzano | 14 |
| IX. Une vraie maturation spirituelle et interculturelle | 16 |
| X. Une vie offerte | 17 |